À la vie

Éditions Verdier 11220 Lagrasse

Léo Lévy À la vie

Récit

Verdier

Ouvrage édité avec l'aide de la Région Languedoc-Roussillon



www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2013 ISBN: 978-2-86432-731-8 à Benny

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original?

Hamilton, Mémoires du comte de Grammont

Ce ne sera pas, Athéniens, en un langage exquis, tout enjolivé de noms et de verbes élégants et savamment agencés. Non, je parlerai tant bien que mal, comme les expressions viendront à moi. Tout ce que j'ai à dire est juste, voilà de quoi je suis sûr.

Platon, Apologie de Socrate

Les gens ne lisent pas, aujourd'hui. Ce qui intéresse, c'est le personnage. Sauf que le livre, c'est le personnage.

Benny Lévy

Noir. Noir profond de la nuit. Un éclat de lumière, un instant suspendu, retombe et s'envole. C'est le vent, le vent d'au-delà des collines qui joue avec le coin d'un talith, cape légère drapée sur les épaules d'un petit homme, balancée au rythme de sa marche. Bientôt le point du jour, le moment de la première tefila – la tefila: un Juif debout devant le Maître des mondes.

Il faut se hâter.

Dans la lumière sans complaisance des matins de Jérusalem, trois stations: la maison, la maison de prière, la maison d'étude.

Le soir, une fois par semaine, détour par le lieu d'enseignement, où un public bariolé, passionné, vient écouter le petit homme en noir. Simplicité des rythmes, transparence des jours, soi rassemblé.

À Jérusalem, aucun mystère, pas de recoins obscurs grouillant de monstres, de projections fantasmatiques.

Mais ailleurs? En d'autres temps?

Ce freluquet débarqué d'un lointain rivage, d'où lui vient son audace dans l'interlocution avec ses pairs, ses professeurs?

Le chef révolutionnaire sans nom, à l'existence improbable, en tout cas invisible, pouvait-il vraiment du chaos des faits et des discours faire émerger une vision et une visée claires?

Il eut des maîtres.

Côté philosophie, selon des modalités différentes, il se réfère à Sartre, Althusser et Lévinas.

Côté sagesse d'Israël, il a été enseigné par un cabaliste ashkénaze, un rav français d'origine marocaine; « son » rav est un Yérouchalmi d'ascendance lituanienne.

Enfin, au cœur de l'énigme, quel lien entre ce tout jeune Juif arrivé d'Égypte, pathétique et ardent, qui, en quête acharnée d'assimilation, s'était lancé à la conquête du féminin « autre », et la fille du faubourg Saint-Antoine, placide, rigolote par parti pris, qui portait encore vivaces les traces des villes juives de Pologne?

Étrange rencontre? Plus étrange encore, la constance malgré les turbulences.

RENCONTRE

Je me souviens quand j'ai été présenté à sa mère. Elle m'a dit en montrant sa fille: C'est grâce à elle que nous sommes là. *Grâce à elle*, ça m'a constitué, reconstitué, institué – survivre est une grâce¹.

Pas très loin du cœur de Paris, là où se trouvait autrefois la rue Coupe-Gueule, s'élève un monument, sorte de monastère laïque qui accueillait, il y a bien longtemps, les *escholiers* nécessiteux. On y enseignait surtout la théologie; le pape veillait personnellement sur ces jeunes espoirs. Grande était la renommée de son enseignement, le rayonnement de sa science. Le monument reçut le nom de son fondateur, Robert de Sorbon: la Sorbonne.

Dans l'imaginaire des étudiants rebelles, une Bastille à prendre. Comme dans les couvents, une cour pavée encadrée de longues galeries où, vastes alvéoles, tantôt bruissantes, tantôt muettes, s'ouvrent les amphis. Sous les combles, les locaux des associations d'étudiants. Au premier étage, une vaste salle, la bibliothèque aux longues tables vernies, des lampes. Chaque lecteur, avec son livre, isolé du monde dans son cône de lumière. En attendant l'ouvrage demandé – un quelconque essai littéraire – je lisais la vie de Lénine par Gérard Walter, indifférente aux chuchotements, quelque part derrière moi, et au bruit de chaises remuées. Soudain, une large face débonnaire s'impose à la lisière du halo de ma lampe, et une voix susurrante m'adresse la question la plus banale qui soit: « Qu'est-ce que tu lis de beau? »

Brillante entrée en matière! Mais rassurez-vous, ce n'était pas encore Benny. C'était seulement son émissaire.

Ils étaient trois amis à préparer, au lycée Louis-le-Grand, le concours d'entrée à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, trois Parisiens de rencontre: François R., venu du Sud-Ouest, noir de poil,

1. Séminaire « La pensée du Retour », vingt-deuxième séance, 14 avril 2003.

ébouriffé et joufflu, Jean-Pierre G., du Jura; des as primés au concours général, jeunes Rastignac montés à Paris pour faire carrière et rencontrer des filles; le troisième, arrivé de Bruxelles, tout simplement pour conquérir les sommets de la culture française. Ils ne m'étaient pas totalement inconnus. Entre la Seine et le jardin du Luxembourg, Odéon et Maubert, tout un monde circule en bandes, en groupes. Les haltes: des cafés – *Le Petit Duc, L'Escholier, Le Champo* – librairies, bibliothèques, cinémas. Le gratin: la gauche étudiante.

Une nébuleuse d'organisations, de groupes, sous-groupes, tendances. On se reconnaît, ou plutôt on se repère par son appartenance « politique », comme dans les comédies où les valets reçoivent leur nom de leur province d'origine. Celui-là, c'est un philo tendance Ligue communiste internationale; tel autre, socio, médecine, majoritaire ou minoritaire. Le gratin du gratin: l'UEC (les étudiants communistes). Leur local: celui du journal *Clarté*, en face du petit square Paul-Painlevé; quelques arbres et un banc. Une grande césure sépare le PCF, fidèle au pouvoir soviétique et critiqué, entre autres, pour son tiède soutien au peuple algérien, des étudiants communistes de toutes tendances, marxistes-léninistes, trotskistes d'internationales diverses, italiens, gramsciens, titistes, etc., qui ont pour point commun d'être opposés au Parti communiste français.

En bonne orthodoxie léniniste, à l'UEC s'élaboraient et se discutaient les théories. Les syndicalistes de l'UNEF (Union nationale des étudiants de France) et, à la Sorbonne, de la FGEL (Fédération générale des étudiants de lettres) se chargeaient de la pratique.

L'autre pôle élitiste était les grandes écoles. Dans la plus pure tradition du dix-neuvième siècle, Polytechnique, les grandes écoles d'ingénieurs, Normale supérieure, étaient à la fois l'avant-garde de la gauche étudiante et des travailleurs intellectuels, ou intellectuels au travail, un brin condescendants envers l'amateurisme des sorbonnards. Par son statut d'hypokhâgneux, donc de futur normalien, et sa fréquentation de l'UEC, Benny appartenait doublement à l'élite.

Quant à moi, syndicaliste à la Sorbonne, en lettres classiques qui plus est, le plus bas dans l'échelle des valeurs militantes en cours, j'étais le dessous du dessous du panier, bref, la piétaille. J'affichais d'ailleurs un solide désintérêt pour toute élucubration. Il me fallait du concret.

À se croiser les uns les autres dans les mêmes haltes, tous les visages devenaient familiers. Un jour, Prisca, l'égérie rayonnante de bonté du mouvement étudiant, me désigne de loin « le frère de Tony Lévy, tu sais, de la gauche de l'UEC. Un gars qui promet ».

J'aperçois, derrière une haie d'épaules, un profil projeté en avant, au bout d'un maigre cou. Pas impressionnant du tout.

Après quelques sorties en groupe, dans les inévitables cafés et cinémas, quelquefois les restaurants grecs de la rue de la Harpe – un peu de viande hachée et beaucoup d'épices corsées sur une montagne de riz –, c'est dans un café tranquille, de l'autre côté du Boul'Mich, loin des circuits habituels, qu'a lieu notre premier tête-à-tête.

Rencontre en vérité. Pour une fois, je sens qu'on s'adresse à moi, pas à une image de « belle Juive », midinette, odalisque, madone.

Face à une survivante, Benny est obligé d'abandonner sa tactique de séduction: toucher les cœurs en jouant du martyre des Juifs. Il est contraint à la sincérité.

Côte à côte à la petite table ronde. Dans la demi-obscurité, feu limpide sous la paupière étirée, il parle. Le décor s'estompe. J'écoute le récit de l'exilé, de sa quête égarée du féminin. J'ai confiance; bientôt je serai consolée.

Plus tard, pour nous parler, car il fallait bien aussi répondre à ses questions, nous préférions marcher du quartier des Écoles au faubourg Saint-Antoine, où j'habitais.

Le faubourg des sans-culottes, des sections armées de piques, leurs voix toutes fondues dans le grondement vengeur du « Ah, ça ira, ça ira, les aristocrates à la lanterne, les aristocrates, on les pendra! ». Un siècle et demi plus tard, au début des années cinquante, pâle remake : les manifs du rer Mai le long du faubourg, de la Nation à la Bastille. Des cars de CRS stationnent dans une rue parallèle, la rue de Charenton. Ils s'embusquent dans les passages du Chantier et de la Boule-Blanche. La tête du défilé approche. Des élus de gauche, les fédérations des différents syndicats, avec des mots d'ordre sur les salaires, puis les associations de

déportés. Quand arrivent les travailleurs algériens, c'est la charge, bâtons levés.

Le faubourg d'avant l'opéra Bastille, encore peuplé d'artisans et d'ouvriers du meuble, tapissiers, vernisseurs, ciseleurs, menuisiers, ébénistes. Beaucoup d'émigrés venus d'Espagne, d'Italie, d'Europe centrale et quelques-uns du Maghreb. Dans l'étroit passage où j'habitais, aujourd'hui endroit branché mais éteint et morne, à côté de Jacques et Monique, on jouait avec Lina, Wanda, Amparo et Maria.

En lentes déambulations le long des quais, pour arriver à la maison nous passions d'un monde à l'autre, nos pas suivant le chemin des révolutions passées. La borne, c'était la colonne de Juillet avec au sommet le génie de la Liberté, ailes déployées, en équilibre sur la pointe du pied, prêt à l'envol, ou à la chute.

Puis ce fut la première rencontre avec ma mère. Toute réjouie, comme je l'ai rarement vue. Sans doute parce qu'elle voit qu'il est juif. Elle le toise, puis le met tout de suite à l'aise: « Qu'est-ce que tu es maigre, on dirait que tu sors d'Auschwitz! » Elle l'assoit à table, devant une soupe épaisse et fumante. Et se met à raconter. Le Vel'd'Hiv', comment j'avais sauvé presque toute la famille de la déportation, du simple fait d'avoir été conçue. Un an et demi plus tard, prévenue d'une rafle imminente, elle traverse Paris depuis le faubourg jusqu'à Suresnes sur une charrette à bras tirée par un artisan du faubourg, Robert Sylvestre, un ami de mon père, digne d'être nommé juste parmi les nations.

Une simple question déclenche une suite d'images: la vie d'une ville juive de haute Silésie, dans une région passée successivement sous autorité russe, allemande, polonaise; la révolution de 1905 vue par la fillette de neuf ans qu'elle était alors; les sorties, les réunions, les cours qui réunissaient les jeunes du Bund¹.

Dans son français teinté de yiddish, elle lui dévoilait des choses dont elle ne nous avait jamais parlé à nous, ses filles. Que mon père avait été membre « fondateur » – comme disait Benny qui aimait donner une dimension épique au moindre fait – du

1. Mouvement socialiste juif créé à la fin du dix-neuvième siècle à Vilna.

parti bolchevik; qu'il s'était réfugié en Allemagne pour fuir l'enrôlement obligatoire dans les armées du tsar. De retour en Pologne, il s'était fait recruter par les bureaux d'embauche français pour travailler dans les mines du Nord. Puis il avait atterri à Paris, où le rejoignent bientôt femme et enfant, une petite fille. Une deuxième naît. Les conditions de vie sont très difficiles: une seule pièce, l'eau dans la cour. Retour en Pologne de la femme et des deux enfants jusqu'à ce que mon père se mette à son compte comme artisan et trouve un logement plus vaste avec un atelier adjacent. La famille se retrouve: des jumelles se sont ajoutées; nées à Bendzin¹, sevrées à Varsovie, elles font leurs premiers pas en gare de Berlin. Quand éclate la guerre d'Espagne, il veut s'enrôler dans les Brigades internationales mais il est contraint d'y renoncer: « Non! tu ne me laisseras pas seule à Paris avec les enfants! »

Seule, elle l'est restée cependant, quelques années et une autre guerre plus tard.

Si petite et ronde qu'elle fût, ma mère était une colonne de solidité, corps refuge. Sur son visage lisse au teint clair, aucun malheur n'avait réussi à laisser sa marque. Un malheur juif assez réel pour se passer d'imaginaire. Dans ses récits, jamais de pathétique, mais de l'humour ou de la colère.

Benny se fait *kéli* (réceptacle), éponge – il absorbe –, un monde étrange vient à sa rencontre, celui de Bendzin, imprégné de hassidisme, où seuls deux grands noms d'écrivains étrangers avaient pénétré: Émile Zola et Victor Hugo.

On dit chez nous qu'un père « n'a » pas de fille, qu'on la lui a seulement laissée en garde, jusqu'au jour où il doit la restituer.

C'est ainsi que Benny me reçoit, d'un père sorti de l'histoire en fumée.

La souffrance juive, « la plus bouleversante de toutes les souffrances » (Jean-Paul Sartre), sera pour Benny le point de butée de toutes les utopies, le grain de sable qui, au bout du compte, fera s'effondrer les théories les mieux agencées.

1. Ville du sud de la Pologne. En 1921, 62 % de la population était juive.

PREMIER EXIL

Moi, Juif, né semble-t-il de manière contingente dans un pays, l'Égypte, qui ne pouvait être le mien¹.

En tout il fut déterminé. Pour venir au monde, aussi.

Après quelques années de vaches grasses, l'argent vient à manquer chez les Lévy, la faillite s'annonce. Angoisse de Sophie Lévy: dans cette situation, pense-t-elle, trois enfants (deux garçons, une fille) suffisent. Pourtant, envers et contre tout, le 28 août 1945, naît un quatrième enfant, un garçon, nommé Benny à la mode américaine, Benyamin en hébreu, *Ben-oni*, fils de ma douleur, selon Rachi.

Pas d'argent, pas de bonne; la maman s'occupe seule de son petit dernier. Seules les sonorités de la langue française, parlée par ses parents, enveloppent le tout-petit. La maison natale, sombre, est située rue Soliman-Pacha, une rue bourgeoise loin du quartier des Juifs pauvres, entouré de quartiers où vivent des Arabes tout aussi pauvres, et où se trouvent les lieux d'étude et de prière. Un proche parent y donne des leçons auxquelles assistent également des dignitaires musulmans et chrétiens. « Ces humbles oratoires qui dès l'aube jusqu'à une heure avancée de la nuit réunissaient tous ceux qui partageaient leur vie entre une activité professionnelle de survie et l'étude passionnée des textes sous la direction d'exégètes éblouissants [...] comme Abraham Choueka, maître de l'école talmudique "Amour et paternité", [dont les commentaires]

attiraient d'éminents universitaires ou ecclésiastiques coptes ou musulmans fascinés par la finesse de ses gloses, l'ampleur de son verbe et le maniement tout à la fois subtil et savant de la langue arabe¹. »

C'est dans les rues étroites de ce quartier que Maïmonide, le Rambam, déambulait. De sa maison d'étude et de prière ne reste qu'une petite chambre souterraine où son corps reposa avant d'être transporté à Tibériade. L'endroit est considéré comme propice aux guérisons. Le roi Fouad, dit-on, y a passé une nuit et en est sorti guéri.

Les parents s'absentent souvent, le père pour ses affaires, la mère pour l'accompagner. Quand, en 1948, les violences se déclenchent au Caire, les alertes se multiplient. Pour les enfants, c'est l'angoisse et l'insécurité. Sans la présence rassurante des parents, on ne se sent pas à l'abri.

Lorsque, à bout de ressources, les Lévy émigrent chez les grands-parents maternels, c'est un soulagement pour les plus grands, Eddy et Fleur. Mais pour le petit, c'est un arrachement. Sa mère ne lui appartient plus. Elle parle avec ses parents une langue étrange, l'arabe syrien, dont ses frères et sœur, qui l'ont appris auprès des nourrices, retrouvent l'usage sans problème.

Très vite, Fleur et ses deux cousines – « les trois grâces » –, Tony et ses cousins, forment des groupes étroitement liés. Ils suivent les mêmes cours, vont aux mêmes séances de cinéma en plein air, passent leurs vacances ensemble sur les plages d'Alexandrie – toujours en l'absence des parents.

Dans la nouvelle demeure, même si une seule chambre est attribuée à toute la famille – Tony et Benny, début d'un long compagnonnage, dorment dans le même lit –, les trois grands apprécient de trouver une atmosphère stable, équilibrée. La grandmère est une fine cuisinière: pigeons farcis, riz aux pignons, pâtisseries délicates aux pistaches, aux amandes et à la fleur d'oranger. Elle est aidée par des bonnes mais a l'œil sur tout: à *Pessa'h*, le riz est trié trois fois: deux fois par les bonnes et la troisième par la

I. Benny Lévy, « La Révolution et l'émancipation », conférence donnée à Toulouse à l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, octobre 1989, Archives Benny Lévy, Fondation Benny Lévy (désormais, les Archives Benny Lévy seront désignées par l'abréviation: ABL).

^{1.} Jacques Hassoun (dir.), Juifs d'Égypte, éditions du Scribe, 1984, p. 245.

maîtresse de maison. À chabat et aux jours de fête, la table somptueusement dressée rassemble la famille et quelques proches. Tout cela, Benny l'a effacé pour ne retenir que la frustration quand la grand-mère dissimule derrière les meubles du grand salon les fruits et les friandises réservés à ses invitées de l'après-midi; ou quand ses cousins, sur la plage d'Alexandrie, dégustent sous son nez des gaufrettes glacées.

Ses nostalgies gustatives seront les mangues, les figues de Barbarie, le *foul* (les fèves), vendus au coin des rues par les marchands ambulants.

Le grand-père, patriarche bienveillant et généreux, veille au bien-être de chacun autour de lui; il prend sous sa protection des neveux de sa femme, et ses propres neveux; il se soucie de doter de jeunes parentes. Mais c'est à sa femme qu'il se dévoue avant tout.

Les petits, pour aller au cinéma, doivent resquiller. Quant à Eddy, l'aîné, il est adoré par sa grand-mère, qui le gâte et lui procure avec libéralité argent de poche et pâtisseries. Révolté de tant d'injustice, Benny a beau proclamer qu'« aux âmes bien nées la valeur n'attend pas le nombre des années », il ne récolte que des moqueries. Il lui arrive de piquer des crises de rage. Alors il bouscule les meubles, les escalade et, du haut de cette pyramide, insulte le monde entier et sa mère qui se dérobe.

Tout cela, pourtant, sans tristesse. Dans le couple Tony-Benny, qu'on avait surnommés Jean qui pleure et Jean qui rit, il était Jean qui rit.

Ce petit garçon en surnombre, arraché à sa première demeure, où donc le hasard – la Providence – l'avait-il laissé choir?

Dans ce pays appelé par nos Sages « mère de tous les exils » (em ha-galouyot), l'Égypte.

« La mère »: dans son ventre, « creuset de fer¹ », il y a des milliers d'années, les Hébreux ont grandi, d'abord pas même une centaine, puis des myriades – des centaines de milliers, bergers

1. Deutéronome 4:20.

puis esclaves. Seuls les Lévy ne se sont pas laissé séduire par les douces paroles du pharaon, ils n'ont pas abandonné l'étude.

Pour que les Juifs adviennent comme peuple, il a fallu qu'une main puissante les arrache de ces entrailles. De cette puissance, Moïse fut l'instrument.

« De tous les exils »: chaque exil du peuple juif garde le goût de l'exil premier, chaque pays d'exil conserve et renouvelle ce que fut l'Égypte, jadis, pour les Hébreux.

Pourtant, des Juifs sont revenus vers la fertile Égypte. Bien que faisant partie de l'Empire ottoman, elle jouit en fait d'une large autonomie. Après le passage de Napoléon, les structures de l'État sont réorganisées. Avec le percement du canal de Suez, une législation favorable aux compagnies de commerce étrangères est adoptée. Pendant près d'un siècle, elle devient à la fois asile pour les Juifs fuyant les pogroms et pour les Juifs du bassin méditerranéen persécutés par les autorités ottomanes.

Les Matalon, venus d'Espagne où un village aurait porté ce nom, sont arrivés à Alep au début du seizième siècle, au moment de la grande expulsion, en passant par Salonique. Les familles espagnoles, comme dans toutes les villes du bassin méditerranéen, viennent renforcer les communautés déjà en place. À Alep, la distinction entre Juifs autochtones et Séfarades n'engendrait pas de conflits comme dans d'autres villes; chez les Juifs d'Espagne, cependant, la vie religieuse et intellectuelle était plus intense, les connaissances plus étendues.

Quelques générations plus tard, après de nombreux mariages intercommunautaires, les deux groupes fusionnent.

Abraham Matalon et Nazli Harari – que son père aimait appeler Mazali (« mon étoile » en hébreu) – sont cousins. Ce genre de mariage était fréquent à Alep. Abraham Matalon descend d'une lignée de grands commerçants et de fabricants. Il dirige une affaire de tissus. Mazali Harari, elle, venait d'une lignée de *talmidei 'hakhamim* (savants). Elle avait gardé un profond souci des *mitsvot*. Peu d'instruction – elle ne sait ni lire ni écrire – et de la bravoure: âgée de plus de quatre-vingt-dix ans, obligée de

séjourner en *exil* à Paris, sans se laisser intimider par les moqueries de ses gendres, elle avait soigneusement marqué ses couverts pour éviter les confusions sacrilèges. Pour le jeune Benny, tout cela n'était que superstition.

Des six filles Matalon, Sophie est la plus « pieuse » et la plus sérieuse. Elle ne se plie pas à l'atmosphère de flirt léger entre garçons et filles, ne danse pas aux soirées. Comme beaucoup de jeunes filles de la bourgeoisie aisée de cette époque, juives ou non, elle a fréquenté une école tenue par une congrégation chrétienne – dans son cas, des sœurs italiennes. On est à la fin des années vingt, début des années trente. Elle fait chaque soir son « examen de conscience », et apprend des chants fascistes. Le chabat, à la synagogue, elle écoute les prières sans rien y comprendre.

Alertés par le nombre de conversions, les rabbins se décident à intervenir et demandent aux familles juives de ne plus envoyer leurs enfants dans les écoles chrétiennes.

Par vocation, Sophie apprend la haute couture mais n'en fera jamais un métier. C'est une jeune fille menue et élégante, au beau visage fin et émouvant. Elle se sent isolée au milieu de la fratrie. Sa sœur aînée se marie très jeune, elle en est séparée de toute façon par le frère puîné. Même si le lien est fort, il n'y a pas de complicité. Sur le clan des quatre filles plus jeunes, c'est elle qui, la parole acerbe et la main leste, fait régner la loi. Elle mène la vie aisée et sans trop de soucis des jeunes filles de bonne famille en cette époque de prospérité: sport, sorties, baignades.

Un ami de la famille lui a présenté un jeune homme. C'est le coup de foudre réciproque. Malgré les renseignements recueillis – ce jeune homme a beaucoup de succès auprès des femmes – et l'opposition de son père, Sophie tient bon : ce sera lui ou personne. Des années plus tard, il confiera à son fils Tony : « Si cela n'avait été ta mère, je ne me serais jamais marié. »

Union passionnée et traversée d'orages. Le berger a épousé la princesse. Par goût et pour offrir des splendeurs à son épouse, il se lance dans des spéculations souvent hasardeuses, parfois géniales, toujours avec un bel aplomb. Mais l'argent, entre ses mains, « devenait poussière 1 ».

Au début du mariage, Sophie s'efforce de garder des règles de vie transmises par sa mère. Mais sous la double pression de son mari et de la belle-famille, près de laquelle ils vivent au début du mariage, elle cède et les abandonne progressivement.

La famille Lévy vit un judaïsme exsangue. Pourtant, cinq générations auparavant, Yehuda bar Menahem Halévy, venu de Sarajevo au début du dix-neuvième siècle, était devenu le chef spirituel de la communauté de Jaffa, en Palestine. On peut y voir sa tombe, dans le vieux cimetière. Son petits-fils quitte la Palestine ottomane pour l'Égypte. C'est Mayer Lévy, le grand-père paternel de Benny; il est représentant de commerce – version moderne du colporteur, métier traditionnel des Juifs –, il va de ville en village proposer ses échantillons de tissu. Il en rapporte des gains suffisants pour une vie décente. Il meurt en 1948. Quant aux fils, cette médiocrité ne leur va pas: l'aîné, Joseph, le père de Benny, visera l'extension des échanges à la planète et se lancera dans l'import-export, avec plus d'échecs que de succès; le deuxième deviendra chef d'entreprise à Bruxelles; le troisième, cadre dans une banque, meurt très jeune d'une crise cardiaque.

Pour le petit bonhomme en trop, la promesse d'une réparation lui vient d'un nom soufflé par ceux qu'il aime.

Un jour, dans la chambre commune, le frère aîné, surnommé Bouli à cause de son visage tout rond lorsqu'il était bébé, tente de convaincre sa mère de la justesse de son engagement. Penché vers elle qui l'écoute, paupières baissées, attentive, il lui parle à voix basse pour ne pas déranger les plus jeunes. Un mot, chuchoté avec ferveur, arrive jusqu'à Benny: « communisme ».

Privilège de l'aîné d'être ainsi écouté, puissance de ce mot capable de capter tout entière l'attention de la mère! Son grand frère et sa mère dans un rapprochement tendre et secret, scellé de ce mot qui sera longtemps pour Benny la clé du monde.

^{1.} Témoignage de Sophie Lévy-Matalon, ABL.

Les anciens élèves du lycée français du Caire se regroupaient dans une association qui organisait des activités culturelles et des soirées de discussion, des conférences. Deux thèmes revenaient fréquemment: la nécessité de créer un État juif et le communisme. Quelques rares Égyptiens musulmans, fils de notables, s'étaient joints à eux. Tous les groupes communistes, en Égypte, ont été créés par des intellectuels juifs, venus parfois de Russie ou d'Allemagne. Le plus connu était le groupe dirigé par Henri Curiel (en 1967, en pleine période théoricienne, celui-ci nous avait stupéfaits par sa conception de l'homme révolutionnaire: « Tant que tu ne sauras pas égorger un cochon, tu ne pourras pas être un vrai révolutionnaire! » Il est mort assassiné à Paris en 1976). Ces intellectuels, juifs comme musulmans, n'avaient que peu de liens avec les ouvriers et les paysans.

Avec la création de l'État d'Israël et la guerre déclenchée par les pays arabes, les sionistes sont considérés comme une cinquième colonne. Le roi Farouk décide de se débarrasser de tous les gêneurs en même temps, les sionistes et les communistes. Comme ils ne songeaient pas à se cacher, ils furent très faciles à trouver. C'est la première vague de procès et d'arrestations.

Jo, le frère aîné de Sophie, les deux plus jeunes sœurs, Odette et Berthe, ainsi que leurs maris sont arrêtés et incarcérés, les femmes dans une prison surpeuplée, les hommes dans un camp. La petite fille d'Odette est confiée aux grands-parents Matalon; la fillette ne reconnaît pas sa mère à sa sortie de prison, dixhuit mois plus tard. Quant à Berthe, elle vient d'accoucher. Le médecin de l'hôpital s'oppose à ce que la police l'emmène. Quand, pour la deuxième fois, les policiers se présentent, Berthe saute par la fenêtre et s'enfuit avec le bébé.

Les inculpés sont autorisés à sortir avant l'expiration de leur peine à condition de quitter le pays et d'abandonner la nationalité égyptienne.

Odette, son mari et sa fille montent en Israël, Berthe et sa famille partent à Paris.

Quels actes héroïques, aux yeux des enfants Lévy! C'est autrement plus exaltant que le retour monotone des rites juifs – dont le sens ne leur est pas enseigné; ils ignorent même qu'il y aurait un sens à chercher.

Quand, l'année du bac, Bouli s'éprend de sa jolie répétitrice d'arabe – depuis l'arrivée au pouvoir des colonels, l'épreuve d'arabe est obligatoire à cet examen –, il fait la connaissance du frère de la jeune fille et de quelques autres fils de médecins, de notables et de la petite bourgeoisie intellectuelle, avec lesquels il fonde un groupuscule communiste fort d'une trentaine de membres. Les petits groupes ainsi formés seront considérés comme dangereux par Nasser et, en 1958, leurs membres envoyés en prison ou en camp d'internement – aux « oasis ». De là partiront vers Bruxelles des lettres clandestines écrites par Bouli en caractères minuscules sur du papier à cigarettes, et lues avec vénération.

Le père, même quand il restait à la maison, n'était pas vraiment présent. Il passait son temps à écouter la radio, se souvient Fleur. Toujours en quête d'opérations commerciales fructueuses, il prêtait peu d'attention réelle aux enfants. Son amour pour eux ne s'épanchait qu'à l'extérieur, en récits de leurs exploits scolaires. La situation était difficile pour lui qui n'était toléré dans la maison que grâce à l'obstination amoureuse de Sophie qui refusait d'écouter tout conseil de séparation, d'où qu'il vienne. Du fait de son incapacité prolongée à nourrir sa famille, aucune considération ne lui revenait. Il pouvait bien énoncer les jugements les plus pénétrants sur la situation politique, sur les problèmes familiaux, et voir ses prédictions se réaliser, cela comptait pour rien.

À l'école, comme à la maison, Benny n'a jamais été considéré à l'égal des autres. Il devance, de très loin, ses camarades. À quatre ans, il entre au jardin d'enfants du lycée français du Caire. Pas de rupture en ce qui concerne la langue. Le français, il le parle avec ses parents et les proches de leur génération, avec ses frères, sœur, cousins, cousines. Il comprend l'arabe syrien des grands-parents, apprend quelques locutions. Depuis 52, l'apprentissage de l'arabe est obligatoire dans toutes les classes. Il s'acharne au travail. Après

les cours, sa principale distraction est de résoudre des problèmes de maths, parfois de jouer aux échecs. Son cousin David, qui dirige aujourd'hui une yeshiva à Mexico, lui apprend les règles du jeu. Très vite, le débutant vainc son maître. Ni contes, ni chansons, ni bandes dessinées, ni romans d'enfants. « Je n'ai pas eu d'enfance », aimait-il se plaindre.

Il se taille bientôt une réputation de petit génie. Au milieu de cette gloire, il connaît pourtant deux moments d'humiliation.

Le premier: l'unique fois où, en sciences, il fut classé dixneuvième, à un demi-point des dix-huit premiers. Désespoir.

Le second, où l'humiliation fut d'autant plus amèrement ressentie qu'il n'était en rien responsable de la situation: il est convoqué à la direction. Anxieux, il attend sur un banc, en compagnie de son frère Tony, dans un bureau où circulent des administratifs qui chuchotent entre eux en le regardant: « C'est lui, l'élève qui n'a pas payé sa scolarité. » Irruption de l'impéritie familiale dans son royaume. Vertige de honte.

L'Égypte s'est libérée de la tutelle ottomane puis de la domination anglaise. En 1945, la Ligue des États arabes est fondée au Caire. Le mouvement panarabe s'y installe. En 1946, les ouvriers déclenchent des grèves.

À l'anniversaire de la déclaration Balfour, des troubles éclatent: les magasins du centre-ville dont les propriétaires sont juifs sont pillés, la synagogue ashkénaze est incendiée. Il y a de nombreux morts. À partir de 1948, année de la défaite des armées arabes coalisées contre le nouvel État d'Israël, se produisent manifestations et attentats. En janvier 1952, c'est l'incendie du Caire. Le 23 juillet, l'armée prend le pouvoir, sous la direction du général Néguib, puis, un an plus tard, celle du colonel Nasser. Le 27, le roi Farouk abdique et s'exile. En 1956, Nasser nationalise le canal de Suez. L'Angleterre et la France déclenchent les hostilités. L'armée israélienne occupe le Sinaï. C'est la crise de Suez.

En juillet 1956, les accents de Nasser à la radio appelant les masses à défendre le canal évoquent pour Benny « les vociférations de Hitler en 38 ». Les hurlements de la foule dans les rues,

le vieux cri de haine à nouveau, « Mort aux Juifs », le vacarme des explosions, le feulement démoniaque des chats affamés qui se battent autour des poubelles, tous ces bruits se fondent en une cacophonie – la voix du malheur.

Terrassé par la fièvre, Benny s'enfonce dans son lit. Dans son semi-délire, une question le tourmente: et si c'était son cousin – pilote de chasse dans l'armée israëlienne – qui les bombardait?

Victoire militaire mais désastre politique pour les armées anglaise, française et israélienne. Elles doivent se retirer sous les pressions conjuguées de l'ONU, de l'URSS et des USA.

Les Juifs et les étrangers subissent immédiatement le contrecoup de cette guerre: saisies, procès, séquestrations de biens, expulsions.

Loin de souder la famille, l'accumulation d'épreuves exacerbe les tensions. La modération du grand-père n'exerce plus la même influence apaisante. L'arrestation de trois de ses enfants, les mariages désastreux, quoique pour des raisons différentes, de sa fille Sophie d'abord, puis de son fils – qui s'est épris tout jeune d'une danseuse de cabaret non juive et a arraché le consentement au mariage en menaçant de se suicider –, tous ces coups successifs ont altéré sa santé. Lui et sa femme décident de rejoindre leurs filles, l'aînée et la plus jeune, en Israël, où il s'éteint peu après. Ils laissent leurs biens au fils, qui reste en Égypte jusque dans les années soixante avec sa femme. Plus tard, ils viendront vivre et mourir à Paris.

C'est entre le père de Benny et son frère aîné que l'explosion la plus violente se produit.

Le père n'a jamais caché son peu de sympathie pour les idées communistes, ni son attachement à l'État d'Israël, ni son absence de considération pour les problèmes de la nation arabe.

Pour le fils aîné, il en va tout autrement. Ses amours, ses amitiés, ses projets, le lient aux Égyptiens. Il n'a pas vingt ans. Il ne conçoit pas son avenir ailleurs qu'en Égypte, aux côtés du peuple égyptien. Pour lui, il n'est pas question de partir. Il se convertit à l'islam pour épouser sa jeune répétitrice et la cause du peuple égyptien.

Après avoir balancé entre plusieurs points de chute possibles, dont la Nouvelle-Zélande, le père opte pour la Belgique, contre le désir de ses enfants et de Sophie qui auraient préféré Israël ou Paris. Bruxelles est le centre des institutions économiques européennes et, grâce à une affaire pour une fois réussie, il y dispose de fonds. C'est là aussi que se retrouvent son frère et sa mère.

Vient le jour du départ pour la famille – sans l'aîné. Le voyage s'effectue en avion, au printemps 57. Il faudra beaucoup de temps à Benny pour trouver enfin une terre où habiter.

APATRIDE

S'étonne-t-on de poser le pied sur un sol, d'écraser les semelles de ses chaussures sur une terre naturellement ferme? Il arriva à un enfant de onze ans, exilé d'un pays qui n'était déjà pas le sien et réfugié sur un nouveau continent, de connaître cet étonnement, au point qu'aujourd'hui encore, il reste éberlué devant un homme qui, d'une souveraine démarche, fend la matrice du paysage¹.

Ils ont été fouillés.

Pour tout viatique, des papiers. Sur l'un est écrit, signé, tamponné, qu'ils renoncent à la nationalité égyptienne et qu'ils ne reviendront jamais. Un deuxième les autorise à entrer en Belgique, un troisième en France. Au petit matin, ils embarquent. Ankara, Istanbul, Munich, Francfort, Vienne, enfin Bruxelles. Épuisés après vingt heures de voyage, ils s'apprêtent à descendre. Il fait noir. De vagues masses sombres de bâtiments, un éclairage mat çà et là. Benny marche mais ne sent pas de sol sous ses pieds.

À l'hôtel, cette fois encore réunis dans une même chambre, Tony et Benny sanglotent dans les bras l'un de l'autre. Benny ne comprend pas pourquoi ils sont jetés là.

Au bout de quelques semaines, Sophie décide d'explorer les possibilités de vivre à Paris où sont installées trois de ses sœurs. Tony se voit déjà circuler dans le métro; au Caire, il en a appris le plan par cœur. Benny est dans l'attente. Cet ailleurs va se révéler bien peu accueillant: Sophie ayant trop tardé à entreprendre ce voyage, l'autorisation d'entrée en France est périmée. Douaniers et contrôleurs leur tombent dessus; ils vont être refoulés à la

I. B. Lévy, « Sartre et la judéité », La Cérémonie de la naissance, Verdier, 2005, p. 85.